

La Vie dans le "Dominion of Canada"

Mademoiselle Hélie, dans la revue parisienne "A Travers le monde" vient de publier une étude générale et rapide sur la vie dans le Dominion of Canada, étude que nous reproduisons avec quelques illustrations qui nous permettront de dire en matière de préface, comme l'auteur, que sur les "arpents de neige" de Voltaire se sont élevées des villes, alignées, des voies ferrées, qui grandissent et prospèrent et sont l'éloquente preuve de l'énergie, du courage, de la persévérance des Franco-Canadiens.



EST dans l'est du Dominion que vivent les Franco-Canadiens. Ils nous semblent spécialement intéressants ces hommes qui parlent notre langue et nous tiennent de très près par le sang. Français de l'ancien Régime, ils ont gardé

l'amour de la mère patrie sans toutefois se plaindre de la législation anglaise sous laquelle ils vivent absolument libres. Pauvre encore, et peu peuplé, le Canada français prospère sous l'esprit d'initiative anglo-saxon, et la divergence de langue et de religion empêche la fusion des deux races, bien qu'une entente des plus cordiales règne entre tous. Nullement ambitieux, assez insouciant, foncièrement honnêtes, très croyants, hospitaliers jusqu'à mettre leur vie au service de leur hôte, les Franco-Canadiens sont extrêmement sympathiques. Leur rusticité n'est pas exempte de dignité. Grands, sveltes et robustes, coiffés de feutres mous, bottés jusqu'aux genoux, ils ont belle prestance. Les femmes aux yeux noirs, doux et profonds sont gracieuses et avenantes... Dieu vous garde cependant de les voir en habits du dimanche ! Le goût français a sombré dans les neiges. Elles n'ont pas plus le sentiment de la ligne que l'harmonie des couleurs.

Leur domaine, la province de Québec, la Nouvelle-France, comme on l'appelle encore, est l'un des plus pittoresques du Nouveau-Monde. Québec, la capitale, possède d'illustres et vieux souvenirs. Elle s'est vue supplantée en importance par ses cadettes, Ottawa, Montréal, Toronto, Halifax, mais seule au coin de la fruste Amérique, elle a une histoire dont elle garde le culte. Les premiers, en 1535, Jacques Cartier et ses marins bretons débarquèrent sur son territoire ; fondée par Champlain, un bon demi-siècle plus tard, assaillie tour à tour par des flottes bostonienne, hollandaise et anglaise, disputée sans relâche, elle fut le théâtre d'une des épopées les plus dramatiques des temps modernes. Impassible aujourd'hui, elle semble s'endormir dans l'auréole de ses souvenirs. Postée en avant-garde, aux confluent de la rivière Saint-Charles et du Saint-Laurent, du haut de son roc altier elle domine les eaux, elle étincelle la nuit, en sa ceinture de

lumière électrique, cependant que la triple chaîne des Laurentides déploie autour d'elle ses ondulations bleuâtres, en se réverbérant dans le fleuve. — Ses rues serpentine, ses maisons grises, rappelant les maisons bretonnes, les donjons, les hauts remparts de sa citadelle, sa situation vraiment merveilleuse, lui conservent je ne sais quel cachet de romantisme et en font un décor de féerie, que la splendeur sauvage des Laurentides pare d'une poésie étrange.

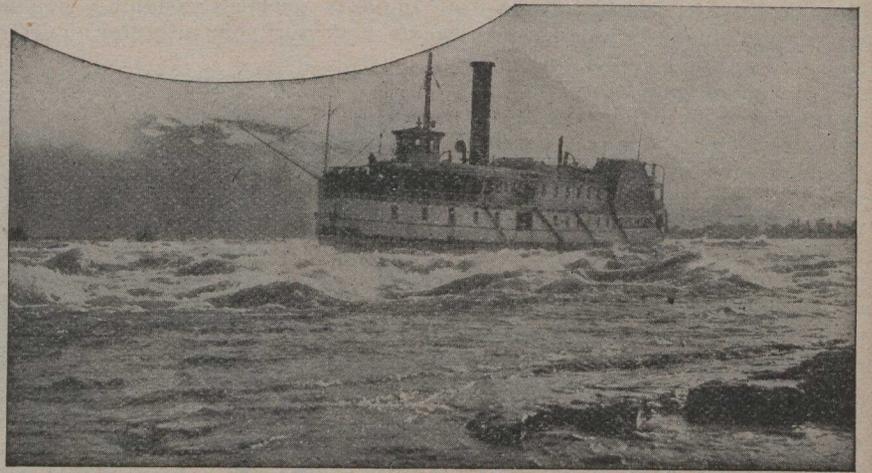
Si l'on contemple ce panorama en suivant des yeux les méandres du fleuve et si l'on interroge un habitant pour savoir ce qu'il y a derrière les montagnes qui les bordent, on reçoit l'invariable réponse : "Là-bas?... il n'y a plus rien ! C'est le Grand-Nord !..."

Le Grand-Nord ! Désignation suggestive ! Au pied d'une ville, pleine encore des gloires du passé, le Grand-Nord demeure, en sa virginité et impénétrable paix. Quelques villages riverains de bûcherons et de pêcheurs de loin en loin s'échelonnent, reliés par une méchante route et une petite voie ferrée. Ensuite tout indice cesse... Jusqu'aux falaises du Labrador, jusqu'à la baie d'Hudson, jusqu'au cercle arctique, le Grand-Nord se prolonge... ; et c'est la sauvagerie, c'est la grandeur inviolée des bois, le silence profond du ravin, le calme insondable de l'eau où se mire furtivement la bête fauve...

L'homme jeune et aventureux subit aisément l'attrait du mystère. Aussi les Canadiens, un peu moins positifs, beaucoup moins affairés que les Yankees, s'adonnent-ils volontiers au "camping". En ce pays du sport par excellence, le camping est la villégiature traditionnelle qui consiste à dire adieu pour quelques semaines à

la vie civilisée, à s'enfoncer dans les bois pour y planter sa tente et à vivre de chasse et de pêche. Les jeunes femmes elles-mêmes l'apprécient.

Qu'on ne s'y méprenne pas ! Le bois c'est la nature, en sa faveur primitive, sans autres ressources que celles dont le Créateur dota les hommes aux premiers jours du monde. On y peut revivre exactement les aventures de Robinson ou du coureur de bois, à cette différence près que le Mohican ne guette plus dans l'ombre et que



Aux approches de Montréal des bateaux-palais font le service sur le haut du fleuve en passant par les rapides de Lachine

les chevelures sont en sûreté sur les crânes.—On y affronte pourtant deux fléaux : les orages et les moustiques.

Mais, qu'ils sont beaux les étés canadiens ! Par 95 degrés de chaleur on se sent dispos, prêt à soutenir, sans fatigue, des exercices violents. Le ciel est si bleu ! L'ombre, si transparente ! L'air circule avec une fluidité si délicieuse ! Partout, des lacs, des cours d'eau agrémentés de rapides, déchirent de leurs larges sillons l'épaisseur des fourrés. C'est donc en camots, par les affluents du grand fleuve que l'on entre dans la nature vierge. Et je ne sais rien de comparable au charme auquel on se laisse prendre à pagayer sa pirogue dans les remous de l'eau, en pleine solitude.

Plus que l'Anglo-Saxon, le Franco-Canadien pénétra le secret des bois. Depuis trois siècles, il s'y est acclimaté jusqu'à égaler presque l'indigène. Il sait comme lui vivre de rien et endurer la privation. Il est comme lui ingénieux, patient, infatigable ; il se révèle surtout courageux en hiver, lorsque, muni de son fusil, d'un paquet d'allumettes et d'une galette de pammican pour tout bagage, il quitte sa cabane chaude et va poser ses trappes et suivre la piste des grands fauves.

Au bout de deux, trois, peut-être six semaines, il rentre, ayant souvent jeûné, ayant couché par 40 degrés sous zéro, sans autre couverture que des branches de sapin dans un trou de neige ; mais il est chargé d'un lot de pelleteries rares qu'il ira vendre aux grands fourreurs du pays, et le produit de son "butin" (c'est son mot) suffit à ses moyens d'existence. Parfois cependant il ne revient pas. Il a succombé dans quelque accident. Quoi qu'il en soit, il n'eût échangé sa vie pour aucune autre.

Une belle peau d'ours noir vaut au trappeur 12 à 15 piastres, soit environ 65 francs ; celle du loup cervier, 10 à 20 francs ; de la loutre,



Le Canada est le pays des puissantes chutes d'eaux ; celles de la Chaudière, près d'Ottawa, sont vraiment pittoresques